

I/ Lire le corpus de textes contemporains ci-dessus

II/ Choisissez un texte parmi ceux proposés et faites le commentaire composé (entièrement rédigé) de ce texte.

- Aidez-vous de la méthodologie distribuée.
- RDV sur la page de mon site :

<https://valerie-souchon.jimdofree.com/1ère-3/séquence-n-2-corpus-dm-ecritures-contemporaines-héros-romanesques-et-domaines-de-la-lutte/>

- --> Aidez-vous également des documents complémentaires sur ce site pour préparer le commentaire composé.

→ Groupement de textes :

- Texte 1 : André Brink, *Une saison blanche et sèche*, 1979, 1980 pour la traduction française, p.201-203
- Texte 2 : Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, 1994, p.12-14
- Texte 3 : Sorj Chalendon, *Le quatrième mur*, 2013, p.132-135
- Texte 4 : Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, tome 1, 2015, p.395-397

Texte 1 : André Brink, *Une saison blanche et sèche*, 1979, 1980 pour la traduction française, p.201-203 (« Le livre de poche »)

Une saison blanche et sèche est un roman d'André Brink, publié en 1979 et traduit en français en janvier 1980, interdit de publication en Afrique du Sud sous l'apartheid. Il obtint le Prix Médicis étranger en 1980.

Ben Du Toit est un professeur d'histoire, un Afrikaner de Johannesburg prend peu à peu conscience des difficiles conditions de vie des Noirs dans son pays lorsque Gordon, le jardinier noir de l'école où il enseigne, pour lequel il s'était pris d'amitié, est arrêté. Gordon avait entrepris une enquête pour éclaircir les conditions de la mort de son fils en prison, un jeune garçon doué, dont Ben avait entrepris de payer les études. L'adolescent s'était retrouvé dans une manifestation qui avait dégénéré, car, comme tant d'autres jeunes noirs d'Afrique du Sud il ne pouvait plus supporter les lois raciales.

Gordon décède à son tour en détention, "suicidé" selon le rapport officiel. Ben du Toit va prendre la relève de l'enquête et tenter de montrer à tous les abus du pouvoir en place, prenant d'énormes risques : il y perdra tout, sans cesse menacé par la police de sûreté, trahi par les siens, et sera finalement assassiné. Dans l'extrait suivant, au milieu de son parcours, Ben Du Toit est en proie au doute face à l'utilité de son engagement et de sa lutte.

L'obscurité descend. (...)

Une fois que vous avez entr'aperçu le problème, une fois que vous vous êtes mis à le suspecter, inutile de croire qu'il est différent. Mélanie¹ avait raison. Mélanie. La seule question qui importe est celle qu'elle a posée : *Et maintenant ?*

5 ça a commencé. Un mouvement pur, élémentaire. Quelque chose est arrivé. J'ai réagi. Quelque chose s'est opposé à moi. Une énorme chose maladroite et informe s'est mise à bouger. Est-ce là la raison de ma stupéfaction ? Essayons d'être raisonnable, objectif. Ne suis-je pas totalement inutile, en fait déplacé, dans un mouvement si vaste et compliqué ? La seule idée d'un individu essayant d'intervenir n'est-elle pas absurde ?

10 A moins que je ne pose la mauvaise question ? Est-il rationnel d'être « raisonnable », de chercher des arguments « pratiques » ? Si je devais considérer ce que je peux « accomplir » au sens pratique, je n'aurais

certainement pas le moindre espoir de commencer. Ce doit donc être quelque chose d'autre. Mais quoi ? Peut-être simplement faire ce que l'on a à faire, parce qu'on est *soi*, parce qu'on est *là*.

Je suis Ben Du Toit. Je suis ici. Personne d'autre que moi, ici, aujourd'hui. Il existe bien quelque chose que personne d'autre que moi ne peut faire : non pas parce que c'est « important » ou « efficace », mais parce qu'il n'y a que moi pour le faire. Je dois le faire *parce que* je suis Ben Du Toit. Parce que personne d'autre au monde ne s'appelle Ben Du Toit.

Il est donc absolument inutile de demander que va-t-il advenir de moi ? Ou : comment puis-je agir contre mes frères² ?

Peut-être cela fait-il partie du choix : j'ai toujours considéré « mes frères » comme une chose allant de soi, et maintenant il faut que je reprenne tout à zéro. Ça n'a jamais été un problème auparavant. « Mes frères » ont toujours été autour de moi et avec moi. Sur la ferme, dans laquelle j'ai grandi, à l'église le dimanche, lors des ventes aux enchères, à l'école, dans les gares, dans les trains ou dans les villes, dans les taudis de Krugersdorp, dans ma banlieue. Des êtres qui parlent ma langue, qui invoquent le nom de mon Dieu, qui partagent mon histoire. Cette histoire que Gie³ appelle « l'histoire de la civilisation européenne en Afrique du Sud ». Mes frères ont survécu pendant trois siècles, ont pris le pouvoir.

« Mes frères ». Et puis il y avait « les autres ». Le boutiquier juif, le pharmacien anglais, ceux qui avaient trouvé un habitat naturel en ville. Et les Noirs. Les garçons qui gardaient les moutons et volaient des abricots avec moi, qui faisaient peur aux gens des huttes en agitant des fantômes fabriqués avec des citrouilles, qui étaient punis avec moi – tout en étant différents de moi cependant. Nous habitons une maison, ils habitaient des huttes de boue séchée avec des pierres sur le toit, ils portaient nos vieux vêtements. Ils venaient frapper à la porte de la cuisine. Ils dressaient notre table, élevaient nos enfants, vidaient nos pots de chambre, nous appelaient Baas et Miestes³. Nous les surveillions et évaluions leurs services, leur apprenions l'Évangile⁴, les aidions en sachant que leur vie était plus difficile que la nôtre. Mais le problème du « nous » et du « eux » subsistait. C'était une division confortable et pratique. Il était normal que les gens ne se mélangent pas, que chacun ait sa parcelle de terre, où agir et vivre parmi les siens. Si ça n'était pas explicitement dit dans les Écritures⁴, c'était certainement sous-entendu dans la création bigarrée d'un Père omniprésent⁵. Et il ne nous venait pas à l'esprit de nous mêler de son travail, d'essayer de l'améliorer en faisant naître d'impossibles hybrides. C'était comme ça. Ça avait toujours été comme ça.

Mais brusquement rien ne va plus. Quelque chose a irrévocablement changé. Je me suis agenouillé près du cercueil d'un ami. J'ai parlé à une femme en deuil dans une cuisine. Ma mère aurait pu agir comme elle. J'ai vu un père chercher son fils comme j'aurais moi-même pu le faire. Ce deuil, cette quête, ce sont « mes frères » qui en sont la cause.

Mais qui sont « mes frères », aujourd'hui ? Envers qui dois-je être loyal ? Il doit bien y avoir quelqu'un, quelque chose. A moins que l'on reste seul, abandonné sur ce veld⁶ dénudé, près du nom d'une station qui n'existe pas !

Le seul souvenir qui m'ait poursuivi toute la journée, infiniment plus réel que les solides bâtiments de l'école, est cet été lointain où papa et moi nous sommes restés seuls avec nos moutons. La sécheresse nous enlevait tout, nous abandonnant, brûlés, parmi ces blancs squelettes.

Ce qui était arrivé avant cette sécheresse ne m'avait pas dit grand-chose. C'était la première fois que je me découvrais, que je découvrais le monde.

J'ai l'impression d'être à la lisière d'une autre saison blanche et sèche, peut-être pire que celle que j'ai connue, enfant.

Et maintenant ?

1. Mélanie : il s'agit d'une journaliste que Ben Du Toit a rencontrée et qui l'aide dans son enquête. 2. « mes frères » : les Afrikaners, (= un Afrikaner est un sud-africain d'origine néerlandaise, française, allemande ou scandinave qui s'exprime dans une langue dérivée du néerlandais du XVII^e siècle : l'afrikaans) autrement dit les blancs installés en Afrique du Sud descendants des colons. 3. « Baas et miestes » : maîtres et maîtresses, termes qui qualifient respectueusement le Blanc, pour un Noir. 4. Évangile, les Écritures : ce sont Les évangiles (du latin et du grec ancien signifiant « bonne nouvelle ») sont les écrits qui relatent la vie et l'enseignement de Jésus Christ. 5. Père omniprésent : Dieu. 6. Veld : désigne essentiellement les larges espaces de la campagne en Afrique du Sud, ces espaces ont un relief peu marqué et sont couverts d'herbe et d'arbustes. Ils sont exploités par des activités pastorales ou des cultures de céréales.

Texte 2 : Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, 1994

« Voici l'odyssée désenchantée d'un informaticien entre deux âges, jouant son rôle en observant les mouvements humains et les banalités qui s'échangent autour des machines à café. L'installation d'un progiciel en province lui permettra d'étendre le champ de ses observations, d'anéantir les dernières illusions d'un collègue - obsédé malchanceux - et d'élaborer une théorie complète du libéralisme, qu'il soit économique ou sexuel. » (4^e page de couverture de l'édition « J'AI LU »). Michel Houellebecq, couronné en 2010 par le prix Goncourt avec *La Carte et le Territoire*, a publié des romans, des essais et de la poésie, et s'impose depuis quelque temps comme l'écrivain français le plus lu et le plus controversé.

La difficulté, c'est qu'il ne suffit pas exactement de vivre selon la règle. En effet vous parvenez (parfois de justesse, d'extrême justesse, mais dans l'ensemble vous y parvenez à vivre selon la règle. Vos feuilles d'imposition sont à jour. Vos factures, payées à la bonne date. Vous ne vous déplacez jamais sans carte d'identité (et la petite pochette spéciale pour la carte bleue !....

5 Pourtant, vous n'avez pas d'amis.

La règle est complexe, multiforme. En dehors des heures de travail il y a les achats qu'il faut bien effectuer, les distributeurs automatiques où il faut bien retirer de l'argent (et où, si souvent, vous devez attendre). Surtout, il y a les différents règlements que vous devez faire parvenir aux organismes qui gèrent les différents aspects de votre vie. Par-dessus le marché vous pouvez tomber malade, ce qui entraîne des frais, et de nouvelles formalités. Cependant, il reste du temps libre. Que faire ? Comment l'employer ? Se consacrer au service d'autrui ? Mais, au fond, autrui ne vous intéresse guère. Écouter les disques ? C'était une solution, mais au fil des ans vous devez convenir que la musique vous émeut de moins en moins. Le bricolage, pris dans son sens le plus étendu, peut offrir une voie. Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance.

15 Et, cependant, vous n'avez toujours pas envie de mourir.

Vous avez eu une vie. Il y a eu des moments où vous aviez une vie. Certes, vous ne vous en souvenez plus très bien ; mais des photographies l'attestent. Ceci se passait probablement à l'époque de votre adolescence, ou un peu après. Comme votre appétit de vie était grand, alors ! L'existence vous apparaissait riche de possibilités inédites. Vous pouviez devenir chanteur de variétés ; partir au Venezuela.

20 Plus surprenant encore, vous avez eu une enfance. Observez maintenant un enfant de sept ans, qui joue avec ses petits soldats sur le tapis du salon. Je vous demande de l'observer avec attention. Depuis le divorce, il n'a plus de père. Il voit assez peu sa mère, qui occupe un poste important dans une firme de cosmétiques. Pourtant il joue aux petits soldats, et l'intérêt qu'il prend à ces représentations du monde et de la guerre semble très vif. Il manque déjà un peu d'affection, c'est certain ; mais comme il a l'air de s'intéresser au monde !

25 Vous aussi, vous vous êtes intéressé au monde. C'était il y a longtemps ; je vous demande de vous en souvenir. Le domaine de la règle ne vous suffisait plus ; vous ne pouviez vivre plus longtemps dans le domaine de la règle ; aussi, vous avez dû entrer dans le domaine de la lutte. Je vous demande de vous reporter à ce moment précis. C'était il y a longtemps, n'est-ce pas ? Souvenez-vous : l'eau était froide.

30 Maintenant, vous êtes loin du bord : oh oui ! comme vous êtes loin du bord ! Vous avez longtemps cru à l'existence d'une autre rive ; tel n'est plus le cas. Vous continuez à nager pourtant, et chaque mouvement que vous faites vous rapproche de la noyade. Vous suffoquez, vos poumons vous brûlent. L'eau vous paraît de plus en plus froide, et surtout de plus en plus amère. Vous n'êtes plus tout jeune. Vous allez mourir, maintenant. Ce n'est rien. Je suis là. Je ne vous laisserai pas tomber. Continuez votre lecture.

40 Souvenez-vous, encore une fois, de votre entrée dans le domaine de la lutte.

Texte 3 : Sorj Chalendon, *Le quatrième mur*, 2013, p.132-135

« L'idée de Sam était belle et folle : monter *l'Antigone* de Jean Anouilh à Beyrouth. Voler deux heures à la guerre, en prélevant dans chaque camp un fils ou une fille pour en faire des acteurs. Puis rassembler ces ennemis sur une scène de fortune, entre cour détruite et jardin saccagé. Samuel était grec. Juif, aussi. Mon frère en quelque sorte. Un jour, il m'a demandé de participer à cette trêve poétique. Il me l'a fait promettre, à moi, petit théâtré de patronage. Et je lui ai dit oui. Je suis allé à Beyrouth le 10 février 1982, main tendue à la paix. Avant que la guerre ne m'offre brutalement la sienne... ». Dans l'extrait suivant, Georges, qui est logé dans un hôtel du centre de Beyrouth, se fait conduire par Marwan, un druze, qui lui servira de chauffeur et avec qui il va se lier d'amitié, l'accompagne dans le camp de Chatila protégé par des miliciens palestiniens pour que Georges entre en contact avec Imane, une femme palestinienne qui doit incarner le rôle principal de la pièce de théâtre de J. Anouilh : *Antigone*. L'entrée du camp dépassée, un barrage se dresse devant eux : des fedayin leur font signe d'arrêter la voiture : l'un d'eux procède à la fouille de la voiture, puis à la fouille au corps de Marwan. Au bout d'un moment, le milicien demande à Georges son passe... Avant son départ pour Beyrouth, Sam lui avait fourni cinq laissez-passer afin de faciliter le franchissement des barrages des différentes factions en guerre dans le pays.

J'ai sorti mes cinq laissez-passer, en éventail, comme un joueur de poker tient son jeu. Marwan a ouvert des yeux immenses. Il tremblait. Il a haussé les épaules, s'est excusé sans mot, mains ouvertes, implorant le pardon du Palestinien. L'homme au keffieh¹ a baissé son foulard. Il a éclaté de rire. Il avait des lunettes rondes, une barbe de quelques jours. Il ressemblait à un étudiant, pas à un milicien. Son camarade a pris mon jeu. Toutes mes cartes. Il les a étalées une à une sur le capot de la voiture. Les autres l'avaient rejoint en riant. Le coupe-file de l'armée libanaise, celui du Parti socialiste progressiste druze, celui des milices chrétiennes, le laissez-passer chiite du mouvement Amal et celui du Fatah. Le combattant a pris celui-là, deux bras armés et grenade sur fond de Palestine. Il agitait le passe comme un hochet.

- You speak english ?

Un peu, j'ai répondu. Comme tout le monde. Marwan s'était placé à mon côté. Son regard désolé allait des uns aux autres. Il n'avait pris aucune distance avec moi. Je le sentais tout contre. Il faisait corps. Ce jour-là, j'ai été rassuré à jamais. Mon Druze n'approuvait pas la pièce de théâtre. Il m'avait reçu avec méfiance, mais tiendrait la parole donnée à Samuel Akounis. Il n'aimait pas *Antigone*, il la respectait.

Le fedayin² m'a montré le sauf-conduit du Fatah. Il souriait toujours.

- This is the wildcard. The only one !

J'ai secoué la tête. Je ne comprenais pas.

- C'est le joker, a murmuré Marwan sans quitter le combattant des yeux.

- Joker ! Yes ! You understand joker ? Arafat is the joker !

Joker ? J'ai hoché la tête en souriant blanc. Oui je comprenais bien sûr. La seule carte qui sauve. Un Palestinien avait ramassé toutes les autres. Il a fait mine de les déchirer. Mon druze a repris la parole. Il parlait, parlait, montrait sa voiture, son passager, son cœur. Je l'ai entendu dire « *Antigone* ». Je crois. Le fedai³ a interrogé son chef. L'autre a eu un regard indulgent. Il a hoché la tête. Celui qui avait les cartes me les a rendues.

- Ahlan wa sahlan ! a lancé le Palestinien en ajustant son keffieh.

La phrase prononcée par mon Druze à l'aéroport. J'avais une nouvelle famille et une terre en plus. L'un après l'autre, les combattants m'ont tendu une main. J'ai offert les deux miennes en retour. J'avais eu peur. Je m'en rendais compte maintenant que la vie reprenait. Mon cœur qui chuchotait se remettait à battre. J'avais les lèvres sèches. Celle du bas s'est craquelée quand j'ai souri. Marwan était dans la voiture, je remerciai toujours le fedayin. J'ai failli leur dire qu'en France, nous les avions soutenus. Raconter nos manifestations, nos bagarres contre les sionistes³, leur drapeau peint sur les trottoirs de Paris. Marwan a klaxonné. Il me rappelait. Il a bien fait. Ma joie ressemblait trop à de la panique. J'étais en train de l'humilier.

- Yallah chabab ! a lancé le Palestinien.

Allez-y. Roulez. Bienvenue à Chatila.

Nous avons continué sur la rue principale, puis tourné avant l'hôpital. Marwan était gris, bouche entrouverte. Ses mains tremblaient sur le volant. Il surveillait son rétroviseur. Dans un terrain vague, il s'est arrêté, soulevant un nuage de poussière grise. Il a ouvert son capot.

- Descends, Georges.

Protégé par un angle de mur, il a tendu la main.

- Donne-moi tes passes.

Il jetait des regards autour de nous.

- Quand tu arrives dans un camp, tous les autres sont des ennemis. Tu comprends ça ?

Je comprenais.

- Si un milicien te demande un laissez-passer, c'est celui de son mouvement que tu sors. Et pas un autre. Compris ?

J'ai hoché la tête.

- Alors il ne faut pas que tu les gardes ensemble. Tu dois les disperser dans tes poches.

- Et je fais comment pour me souvenir ?

Un pick-up Toyota est passé bruyamment dans la rue. Marwan s'est jeté sous son capot, comme s'il inspectait le moteur. Il y avait trois combattants palestiniens armés sur la plate-forme arrière et une mitrailleuse lourde.

Le Druze s'est relevé.

- Ne mens pas. Tu soutiens qui ?

Je l'ai regardé sans comprendre.

- Oublie que je suis druze. Tu comprends qui dans cette guerre ?

J'ai bredouillé. Je ne savais pas. J'étais ici pour la paix, pas la guerre. J'ai parlé d'Antigone.

Après le barrage palestinien, mon chauffeur me tendait une embuscade. Une nouvelle fois, j'étais perdu.

- Réponds, Georges. C'est important. Les phalangistes⁴ ? Les chrétiens ?

J'ai secoué la tête. Pas eux, non. En 1975, des rats noirs étaient partis d'Assas les rejoindre, pour combattre la gauche libanaise et les Palestiniens.

- Les Palestiniens, j'ai dit.

Marwan a haussé les épaules. Il a sorti la carte Fatah de mon jeu.

- Arafat ? Alors tu le mets sur ton cœur. Comme ça tu te souviendras.

Il a glissé le carton dans la poche gauche de ma chemise.

Il m'a montré la carte druze.

- Tu me payes ? Alors mets Joumblatt côté portefeuille.

Je retrouvais ses sourires du début.

- L'armée libanaise ? Dans ton passeport. C'est un document officiel. Tu peux le sortir partout, personne ne te le reprochera.

Restaient les chiites d'Amal et les milices chrétiennes.

- Eux, tu t'assieds dessus, d'accord ?

Une rafale au loin. Deux autres rapprochées. Je me suis figé. Pas lui.

- Pour toi, les chrétiens libanais sont des fascistes ? Fesse d'extrême droite.

- Amal fesse gauche ?

Marwan m'a tendu le dernier laissez-passer en riant.

- Yallah ! Tu fais attendre ton Antigone.

1. Keffieh : coiffe, foulard porté par les paysans arabes qui devient ensuite emblème des palestiniens. 2. Fedayin, fedāī (au singulier) : combattants palestiniens. 3. Sionistes : un sioniste est un individu qui désire ou soutient la création d'un Etat juif en terre d'Israël qui serait, dans le futur, l'Etat du peuple juif. 4. Les phalangistes : les chrétiens.

Repères sur la guerre civile au Liban (1975-1990)

La guerre du Liban est une **guerre civile** ponctuée d'interventions étrangères qui s'est déroulée de 1975 à 1990 faisant entre 130 000 et 250 000 victimes civiles. Les séquelles du conflit se font sentir sur une longue période avec une laborieuse reconstruction, le maintien de milices armées autonomes et des reprises ponctuelles de violences.

C'est une guerre civile qui opposa les :

- **Druzes (musulmans hétérodoxes)**
- **Sunnites palestiniens**
- **Chiïtes**
- **Chaldéens (les fidèles de l'Église catholique chaldéenne, une Église chrétienne d'Orient.)**
- **Chrétiens maronites**
- **Phalanges chrétiennes (alliées d'Israël en 1982, massacrent des civils palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila notamment).**

→ Les Druzes

C'est une population du Proche-Orient professant une religion musulmane hétérodoxe, sont principalement établis dans la partie centrale du Mont-Liban, dans le sud de la Syrie (où ils occupent notamment la zone montagneuse du Hawran, connue sous le nom de djebel Druze), dans le nord de l'État d'Israël en Galilée, et sur le plateau du Golan.

Leur religion, basée sur l'initiation philosophique, est aussi considérée comme étant, à l'origine, une école de la branche ismaélienne du courant musulman du chiïsme, dont la volonté de s'en démarquer par l'abandon de préceptes islamiques l'a transformée en religion à part.

→ Opposition des sunnites aux chiïtes

La scission de ces deux courants de l'islam remonte à la mort du prophète Mahomet, en 632. Se pose alors la question du successeur le plus légitime pour diriger la communauté des croyants :

- les futurs chiïtes désignent Ali, gendre et fils spirituel de Mahomet, au nom des liens du sang ;
- les futurs sunnites désignent Abou Bakr, un homme ordinaire, compagnon de toujours de Mahomet, au nom du retour aux traditions tribales.

Une majorité de musulmans soutiennent Abou Bakr, qui devient le premier calife. Depuis, les sunnites ont toujours été majoritaires. Ils représentent aujourd'hui environ 85 % des musulmans du monde. Les seuls pays à majorité chiïte sont l'Iran, l'Irak, l'Azerbaïdjan et Bahreïn, mais d'importantes minorités existent au Pakistan, en Inde, au Yémen, en Afghanistan, en Arabie saoudite et au Liban.

Le mouvement Amal chiïte (fondé le 20 janvier 1975) est un acronyme arabe signifiant « détachements libanais de résistance ». C'est la milice du « mouvement des dépossédés » créée par Moussa Sader. L'acronyme Amal est généralement utilisé pour désigner le mouvement et signifie *espoir* en arabe. Amal est devenue l'une des plus importantes milices musulmanes durant la guerre civile libanaise avant de s'intégrer au jeu politique libanais et de perdre de son audience face au Hezbollah. Amal s'est fortement développée, de par ses liens très forts avec le régime islamique d'Iran, et les 300 000 réfugiés internes chiïtes du Liban du Sud après les bombardements israéliens du début des années 1980.

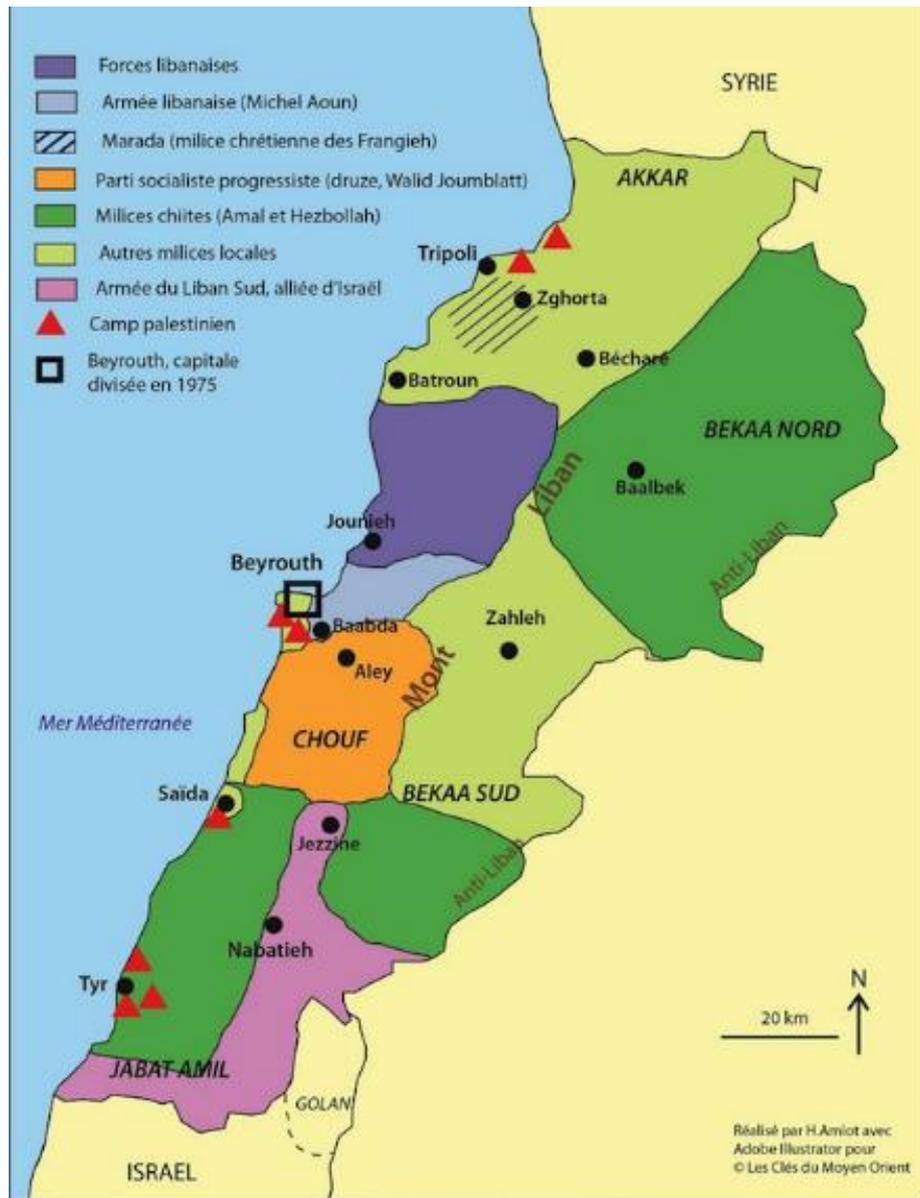
→ Sunnites palestiniens :

Depuis 1948 et la création de l'État d'Israël, qui a provoqué l'exode des palestiniens qui partent s'installer dans des camps par centaines de milliers, dans tout le Proche-Orient, notamment en Jordanie et au Liban. Après la Guerre des Six jours (conquête d'Israël de la Cisjordanie, Golan et le Sinaï), dans le sud du Liban, les fedayins palestiniens font du sud du Liban une base anti-israélienne et le Fatah (le parti d'Arafat) devient au Liban un État dans l'État.

Le Fatah : C'est un mouvement de libération de la Palestine fondé par Yasser Arafat au Koweït en 1959. Fatah est l'acronyme inversé signifiant « Mouvement de Libération de la Palestine », les initiales en arabe répondent à la racine du mot HalaFet qui signifie « mort subite » et font référence à la Sourate 48- Al Fath (« La victoire éclatante »).

→ Les Maronites

Ce sont des chrétiens catholiques orientaux, descendant du peuple assyrien qui sont en pleine communion avec le Saint-Siège, c'est-à-dire l'évêque de Rome. Ils représentent la plus grande communauté catholique au Proche-Orient et sont, en fait, l'Église catholique au Liban, mais il existe aussi des communautés maronites en Syrie, à Chypre et en Turquie.



Texte 4 : Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, tome 1, 2015, p.395-397

Septième roman Virginie Despentes Vernon Subutex (en trilogie), est une sorte de cartographie de la société française contemporaine à travers l'itinéraire d'un disquaire (Vernon Subutex), obligé de fermer son magasin à cause de la dématérialisation de la musique, qui perdra vite son appartement et devra, avant de finir SDF, demander à chacun de ses amis de l'héberger un temps, devenant ainsi le parfait fil rouge pour nous faire pénétrer dans tous les milieux. Parce que Vernon Subutex se retrouve en possession des rushes de l'interview de l'un de ses amis, Alex Bleach, le seul d'un groupe de musique à être devenu une star et retrouvé mort dans la baignoire de sa chambre d'hôtel dès le début, tous voudront le retrouver pour s'approprier ces bandes (présentation du site des Inrockuptibles, 01/02/2015). L'extrait suivant clôt le premier tome. Après avoir marché longtemps dans la rue la veille et s'être endormi sur un banc situé sur une butte à Paris, et y avoir passé une journée entière dans un état second, Vernon commence à délirer...

Plus tard dans la nuit, quelques heures se sont écoulées, ou une minute, il ne sait pas, il grelotte de fièvre. Les premières mesures de Voodoo Chile¹ le réveillent. Jimi Hendrix tousse, en fait c'est le début de Rainy Day¹. Ce n'est pas la version d'Electric Ladyland¹, Vernon n'a jamais entendu ce morceau mais il sonne aussi nettement que s'il l'écoutait au casque, ou s'il se trouvait aux
5 meilleures places d'un concert en plein air. Ouvrir les yeux réclame un effort pénible. Le ciel est plein d'étoiles. Il fera beau, demain. La musique ne s'arrête pas. Il sait qu'il délire, mais ne s'en préoccupe pas. Il ferme les yeux et retourne aux formes chimériques qui s'élancent derrière ses paupières. L'introduction de Voodoo Chile est plus longue, il entend Eddie Hazel² entrer dans le groove, il trouve ça étonnant, puis il reconnaît avec certitude James Jamerson³ développer de longues parties,
10 finalement c'est la voix de Janis Joplin⁴ qui s'élève, d'une pureté absolue. Un arc de sons s'est créé au-dessus de son corps. L'orgue de Stevie Winwood⁵ alanguit l'espace, de Vernon il ne reste qu'une tension fabuleuse, vers le plaisir, une dilatation dans le noir, il est la ville entière, il surplombe, Jimi et Janis donnent un concert improbable, qu'il est le seul à écouter. Au-dessus de lui, les étoiles brillent avec une étrange intensité dans le ciel de Paris.

15 Plus tard – il s'est rendormi entre-temps, il sent un flot de lumière roulant sur un riff de guitare, la voix de Janis perce la douleur comme on viderait l'abcès purulent, il se dénoue. Des doigts invisibles et habiles se glissent derrière les os des clavicules et tirent, le souffle est libéré, la chaleur se diffuse, la cage thoracique est ouverte. Il jouit de chaque parcelle de son épiderme, la chanson s'éternise.

Quand le silence se fait, il est étonné d'être encore vivant. Ses vêtements sont trempés, il est faible
20 mais capable de s'asseoir. Il n'a aucune idée d'où il se trouve. Il lui faut un peu de temps pour réaliser que la sensation d'étrangeté tient davantage du silence que du décor en lui-même. Aucune circulation. La tête lui tourne. Il n'a jamais connu de calme aussi agréable. Tout son être est envahi. L'héroïne ne procure pas ça. Comme ni les champignons ni le LSD ni le datura ne procurent d'illusion sonore aussi parfaite que celle dont il vient d'être le récepteur. Il n'est pas mort, pourtant, une douleur
25 tenace au niveau de la gorge lui fait comprendre qu'il est, au contraire, bien vivant. Et malade. Mais content, putain, comme un dingue, content comme un dément. Il découvre en face de lui une vue dégagée, il voit tout Paris d'en haut.

Je suis un homme seul, j'ai cinquante ans, ma gorge est trouée depuis mon cancer et je fume le
cigare en conduisant mon taxi, fenêtre ouverte, sans m'occuper de la gueule que font les clients.
30 Je suis Diana et je suis ce genre de fille qui rigole tout le temps et s'excuse de tout, mes bras sont maculés de traces de coupures.

Je suis Marc, je suis au RSA et c'est ma meuf qui bosse pour m'entretenir, je m'occupe de notre
gamine tous les jours et aujourd'hui pour la première fois je lui ai appris à faire du vélo et j'ai pensé à
mon père, quand j'étais gosse et qu'il avait pu ôter les roues arrière de mon bike.

35 Je suis Eléonore, la meuf qui me plaît me photographie dans le parc du Luxembourg, je sais qu'il va se passer quelque chose, et que ce sera compliqué parce qu'on a toutes les deux quelqu'un mais ça vaut le coup d'y aller. (...)

Je suis une violoniste virtuose.

40 Je suis la pute arrogante et écorchée vive, je suis l'adolescent solidaire de son fauteuil roulant, je suis la jeune femme qui dîne avec son père qu'elle adore et qui est si fier d'elle, je suis le clandestin qui a passé les barbelés de Melilla je remonte les Champs-Élysées et je sais que cette ville va me donner ce que je suis venu chercher, je suis la vache à l'abattoir, je suis l'infirmière rendue sourde aux cris des malades à force d'impuissance, je suis le sans-papiers qui prend dix euros de crack chaque soir pour faire le ménage au black dans un restau à Château Rouge, je suis le chômeur

45 longue durée qui vient de retrouver un emploi, je suis le passeur de drogues qui se pisse de trouille
dix mètres avant la douane, je suis la pute de soixante-cinq ans enchantée de voir débarquer son
plus vieil habitué. Je suis l'arbre aux branches nues malmenées par la pluie, l'enfant qui hurle dans
sa poussette, la chienne qui tire sur sa laisse, la surveillante de prison jalouse de l'insouciance des
détenues, je suis un nuage noir, une fontaine, le fiancé quitté qui fait défiler les photos de sa vie
50 d'avant, je suis un clodo sur un banc perché sur une butte, à Paris.

1. Dans son délire, il lui semble entendre de la musique, un morceau légendaire de Jimi Hendrix, « Voodoo Chile », extrait de l'album mythique *Electric Ladyland*, troisième et dernier album studio du groupe de rock The Jimi Hendrix Experience, sorti en 1968. C'est le dernier album enregistré en studio et produit par Jimi Hendrix. Le morceau « Voodoo Chile » est composé d'une improvisation de blues de 15 minutes ; *Rainy Day* est un autre titre de l'album. 2. Eddie Hazel (10 avril 1950 – 23 décembre 1992) était un guitariste américain officiant dans le domaine de la musique funk. Il est surtout connu pour son poste de guitariste leader au côté de George Clinton dans le groupe américain *Funkadelic*. 3. James Jamerson était un musicien américain : bassiste reconnu comme l'un des plus influents dans l'histoire de la musique moderne. 4. Janis Joplin, chanteuse américaine, autre grande icône du blues des années 70. 5. Stephen Lawrence (« Steve ») Winwood (né le 12 mai 1948) à Birmingham est un compositeur, chanteur et multi-instrumentiste anglais.